

PLAYLIST ROCK HARD N° 65.

1. *GAZPACHO – Night*
2. *MARILLION – Somewhere Else*
3. *WITHIN TEMPTATION – The Heart Of Everything*
4. *PORCUPINE TREE – Fear Of A Blank Planet*
5. *THRESHOLD – Dead Reckoning*

MES ALBUMS DU MOIS ROCK HARD N°65.

GAZPACHO

Night

(Intact Records/Musea)

Sortie : déjà disponible

Progressif mélancolique

Si vous ne les connaissez pas encore, nul doute que les Norvégiens de Gazpacho occuperont bientôt une place de choix dans votre bibliothèque musicale. Propulsés sur le devant de la scène progressive grâce à Marillion, dont ils ont assuré de nombreuses premières parties, ces jeunes scandinaves comptent déjà à leur actif pas moins de trois disques parfaitement maîtrisés sur la forme et le fond. Publiés respectivement en 2003, 2004 et 2005, *Bravo*, *When Earth Lets Go* et *Firebird* ont immédiatement emporté l'adhésion de l'auditeur grâce à leur savant mélange de rock atmosphérique et de pop sophistiquée.

Pour leur quatrième album, Jan Henrik Ohme (chant), Jon Vilbo (guitare), Thomas Andersen (claviers) et Michael Kromer (violon) ont décidé de passer la vitesse supérieure. Ils se sont alors enfermés, un mois durant, dans un chalet isolé du monde et y ont donné naissance à une longue pièce conceptuelle de 53 minutes, divisée en cinq parties riches en contrastes et en émotions.

Cette œuvre maîtresse a ensuite été peaufinée en studio en compagnie de Robert Johansen (batterie) et Kristian Torp (basse).

Sobrement baptisé *Night*, ce superbe millésime 2007 épilogue avec sensibilité sur le monde du rêve et est illustré par une pochette des plus évocatrices : un oiseau mi-ange mi-phénix flotte dans un décor de ténèbres, peuplé d'ombres et de lueurs inquiétantes. Une nuit dans ce bas monde, oserait-on suggérer... Premier acte de cet opéra sépulcral, « Dream Of Stone » nous convie à une odyssée fantastique sur les traces de Sigur Ros, The Amber Light et du Klaus Schulze « new age » des *mid-seventies*. Durant 17 minutes d'une transe hors-normes, ce titre hypnotique et torturé, au refrain diaboliquement efficace, nous ouvre les portes d'un songe éveillé. Le chant poignant de Jan Henrik Ohme (dont le timbre magique évoque la rencontre entre Steve Hogarth, David Sylvian et Mark Hollis) répond avec emphase à une guitare orageuse et à des nappes de synthés symphoniques à souhait. Voici un morceau aussi étonnant que détonant, ponctué de nombreux moments de bravoure. Citons, entre autres, son break central piano/violon de toute beauté et son final évanescent qui assure une transition idéale avec l'envoutant « Cherequed Light Buildings », habité de bout en bout par une noirceur évoquant les fastes du Marillion de *Brave*.

Dans la foulée, le splendide « Upside Down » synthétise à merveille l'immense talent de Gazpacho : climats captivants, sens mélodique imparable, soli de guitare « rotheryens » et magnifique épilogue acoustique interprété par l'archet en état de grâce de Michael Kromer. Frissons garantis !

Après la ballade « Valerie's Friend », aux amples envolées lyriques, la formation met un terme à son voyage au bout de la nuit avec le monumental « Massive Illusion ». Cet *epic* du tonnerre de Zeus pioche dans une multitude de styles différents. Il s'accoquine ainsi avec l'ironie acoustique des premiers Red Hot Chili Peppers avant de se conclure en apothéose sur un long et bouleversant duo piano/violon inspiré par un thème traditionnel perse.

Peuplé d'une foule de bruitages et d'ambiances qui campent peu à peu le décor d'une nuit s'achevant dans la rumeur d'une ville qui s'éveille, *Night* constitue, à l'arrivée des courses, une œuvre définitivement majeure. Du très, très grand Art !

BERTRAND POURCHERON

9/10

MARILLION

Somewhere Else

(Intact Records/Wagram)

Sortie : 09.04.2007

Rock moderne et audacieux

Autant l'avouer d'entrée de jeu : *Somewhere Else* constitue l'œuvre de tous les paradoxes. C'est, sans doute, depuis *Afraid Of Sunlight*, l'opus le plus dense de la formation. Mais c'est aussi le plus éloigné du style alambiqué qui a fait le charme et le succès de *Brave* et *Marbles*.

Certains trouveront d'ailleurs que cet album présente une certaine parenté (dans l'esprit plus que dans la lettre) avec le très controversé *Radiation*. Toutefois, si sur ce dernier nos Anglais se reniaient aussi médiocrement qu'inutilement, cette cuvée 2007 est, Dieu merci, d'une toute autre veine !

Disons simplement que là où de nombreux musiciens déclinent inlassablement les mêmes recettes et refusent la moindre prise de risque jusqu'à leur retraite, Marillion nage résolument à contre-courant de cette *mainstream* attitude. Depuis l'arrivée de Steve Hogarth en 1989, le club des cinq s'est en effet toujours remis en question d'un disque à l'autre, sans craindre un plantage éventuel.

Ce quatorzième album studio du groupe ne déroge en rien à cette règle d'or : la bande à Steve Rothery y joue la musique qui lui plaît, en se laissant guider par son cœur et ses envies du moment plutôt que par des calculs stratégiques et opportunistes.

Pour faire bref et schématique, les envolées épiques de *Marbles* ont, en partie, laissé la place à un rock moderne et audacieux, riche en innovations et privilégiant l'efficacité. Mais attention, cette nouvelle orientation (la plupart des morceaux ne dépassent pas la barre des cinq minutes) ne rime pas avec compromission, sauf peut-être sur le single « See It Like A Baby », d'une insigne platitude.

Malgré le choix majoritaire du format court, on retrouve ici un certain nombre des ingrédients constituant la marque de fabrique du combo : montées en puissance tendues et explosions rageuses, fulgurances mélodiques, climats sombres, chant écorché vif (avec de nombreux passages en *falsetto* qui filent littéralement la chair de poule)...

Petite précision cependant : sur un petit quart de l'album, ces derniers sont passés à la moulinette Mark Hollis (le diaphane « A Voice From The Past », évoquant les fastes du CD éponyme publié en 1999 par l'ancien leader de Talk Talk) ou au filtre U2 période *Achtung Baby* (l'intro tonitruante de « The Wound »).

Cette impression s'avère au demeurant si forte à la première écoute qu'elle occulte quelque peu un travail manifestement énorme sur les arrangements et la construction des morceaux, bien plus complexes qu'ils n'en ont l'air de prime abord. Et, de fait, on retrouve, sous cet emballage plastique sensiblement différent, le charme hors norme de la formation.

La palette sonore et harmonique du petit père Rothery est ainsi profondément chamboulée : écoutez donc ses expérimentations sur le punkisant « Most Toys ». Les auditeurs les plus frileux auront beau jeu de discuter ses choix. On leur clouera rapidement le bec en soulignant que le grand Steve, qui se montre ici très présent, continue à évoluer, avec un talent magistral, dans un registre résolument émotionnel (« The Other Half », « Somewhere Else »). Tout comme le gars Trewavas, d'ailleurs, qui se fend, à de multiples reprises, de riffs de serial killer à la basse. C'est simple : on n'entend parfois quasiment que lui (« The Other Half », « The Wound »). Quant à Mark Kelly, il est aussi à l'aise dans les envolées pianistiques nimbées d'émotion (« Thankyou Whoever You Are »), que dans les discrets habillages ethniques façon Richard Barbieri (la seconde partie de « The Wound ») ou les renversantes envolées symphoniques (le final sublime de « The Last Century For Man »). *Last but not least*, papi Mosley n'est pas une seule seconde en reste : sa hargne fait plaisir à entendre !

Mais rentrons maintenant plus amplement dans le détail, après avoir salué au passage la production remarquable de 'patate' et de clarté de Michael Hunter. Sur des textes souvent poignants, le groupe nous offre 52 minutes d'une musique éclectique, bouillonnante et inspirée en diable. Depuis la majestueuse introduction de « Thankyou Whoever You Are » jusqu'à l'impressionnante montée en puissance de « The Last Century For Man », la formation s'en donne à l'évidence à cœur joie et prend un malin plaisir à brouiller les pistes. Ainsi, les 7'51 du définitivement grandiose « Somewhere Else » (imaginez la rencontre, riche en contrastes et en émotions, entre « Beyond You » et « The Invisible Man ») côtoient avec maestria les 7'18 de l'ambitieux « The Wound », qui mixe allègrement rock énervé et séquences oniriques rappelant les meilleurs titres (« The Deep Water », « Cage ») gravés sur l'album solo *Ice Cream Genius* du père Hogarth.

Bref, en un mot comme en cent, Marillion prouve qu'il ne craint pas de prendre son public à rebrousse poil en innovant encore et toujours. Résultat des courses : *Somewhere Else* s'impose comme un excellent cru, à la fois dense, ambitieux et éclectique.

Sachez donc passer le cap parfois déroutant des premières écoutes et laissez-vous bercer par la magie sans cesse renouvelée du gang d'Aylesbury. Vous ne le regretterez assurément pas.

BERTRAND POURCHERON

8,5/10